ANNE B. RAGDE

Je m'appelle Lotte et j'ai huit ans

roman

Balland

Extrait de la publication

Je m'appelle Lotte et j'ai huit ans

Extrait de la publication

Du même auteur :

La Terre des Mensonges (Balland, 2009)

La Ferme des Neshov (Balland, 2010)

L'Héritage impossible (Balland, 2010)

Un jour glacé en enfer (Balland, 2010)

Zona frigida (Balland, 2011)

La Tour d'Arsenic (Balland, 2011)

Extrait de la publication

Anne B. Ragde

Je m'appelle Lotte et j'ai huit ans

Traduit du norvégien par Hélène Hervieu

Balland

Extrait de la publication

Ouvrage publié avec le concours de Norla.

Titre original : En tiger for en engel
© 1990 by Anne B. Ragde
First published by Forlaget oktober A/S, Oslo

ISBN : 978-2-35315-145-5
Tous droits réservés
© Balland Éditeur, 2011
130 rue de rivoli
75 001 Paris

À Jo.

Extrait de la publication

Si tu vas dans la foule sans orgueil à tout rompre,
Ou frayes avec les rois sans te croire un héros ;
Si l'ami ni l'ennemi ne peuvent te corrompre ;
Si tout homme, pour toi, compte, mais nul par trop ;
Si tu sais bien remplir chaque minute implacable
De soixante secondes de chemins accomplis,
À toi sera la Terre et son bien délectable,
Et, – bien mieux – tu seras un Homme, mon fils.

Rudyard Kipling

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

1

– Lotte ! Qu'est-ce que tu fais ? crie sa grand-mère. Allez, descends maintenant !

Lotte ne répond pas et se laisse tomber dans l'herbe. Ça lui fait frais aux genoux et ça pique un peu. Elle courbe la nuque et regarde par terre ; il y en a partout autour d'elle.

Elle laisse son corps et sa tête tomber en avant et reste en appui sur les mains, ses doigts s'enfoncent dans l'herbe coupée, jaune pâle. Ils n'ont pas vu la lumière pendant un bon moment. On dirait un tapis de paille qui sort de terre, des racines. Elle respire ce parfum, un parfum vert et chaud qui lui monte à la tête, qui recouvre son visage, sa robe, ses socquettes et ses chaussures : tout. Ceci n'est pas un rêve, c'est proche et c'est lourd de partout, ça se referme sur elle. La chair de poule, sur ses bras, forme de petites pointes blanches qui resserrent sa peau chaque fois qu'elle inspire à fond. Elle a les cheveux dans les yeux, ça fait un voile

sombre entre elle et l'herbe. Ici, elle est seule. Son souffle devient saccadé.

Elle est ici. C'est ainsi qu'elle se l'était imaginé, lors des soirs d'hiver à Trondheim, avec le coussin gelé contre la joue, la gorge nouée par les sanglots et la tristesse due à l'éloignement, un nœud que sa mère ne pouvait pas entendre. À présent, les vapeurs de la terre lui montent au visage ; les odeurs l'envahissent, la traversent. C'est bon, ça y est, elle est enfin revenue après le long hiver, chez sa mère, à Trondheim.

Elle reste longtemps à quatre pattes, tout près du sol, avant de laisser les sons autour d'elle former des images qui vont avec. Elle tourne son visage derrière le rideau de ses cheveux, voit ses grands-parents et son oncle à travers une brume – des mouvements brusques qui entrent et sortent de son champ de vision, chacun avec sa faux. Ils fauchent avec des gestes réguliers, pivotent au niveau des hanches et lèvent les bras loin du corps. Les fronts luisent dans la forte lumière du soleil, ils scintillent tandis que les bras et les faux coupent avec énergie l'herbe verte qui virevolte et décrit, en crissant, de grands arcs dans l'air.

Schlak schlak schlak schlak ! entend-elle.

Ils travaillent sans se parler. L'herbe se change en tas tout aplatis après le passage des demi-lunes brillantes qui ne lui laissent aucune chance, et la couleur verte disparaît dans des amoncellements plus clairs, aux reflets d'argent. Le suc des tiges coupées de chaque brin d'herbe se mêle à celui de milliers d'autres, ils deviennent une vapeur qui démange et laisse un goût de vert sur la langue.

Le grand-père se redresse et pose sa faux dans l'herbe. Jetant à peine un regard à l'enfant, il sort une pierre à aiguiser de la poche arrière de son pantalon, lance la faux en l'air

Extrait de la publication

et la rattrape juste à la jonction entre le bois et le métal. Il examine la lame avec attention avant de cracher sur la pierre à aiguiser et de la passer le long du bord tranchant, toujours dans le même sens. Il décrit un cercle dans l'air, prend de l'élan avec l'avant-bras avant d'abattre la pierre sur le métal. Il crache et recrache, au milieu de ces mouvements en cercle, il crache une salive brune du coin de la joue. Il crache et aiguise, le front en sueur, plissant des yeux qui semblent regarder dans le vide, au-delà des ronds dans l'air, du sol herbeux devant lui. Lotte reste immobile, à quatre pattes dans l'herbe, et ne détache pas son regard de lui. Elle guette le moindre changement dans son visage, devine l'odeur légèrement sucrée de la chique qui se dégage quand il frotte le long de la lame, elle voit les yeux de grand-père qui ne la regardent pas. Puis il passe un doigt sur le tranchant, rayant l'ongle de son index, et remet la pierre à aiguiser dans sa poche. La faux étincelle au soleil et s'abat de nouveau sur l'herbe qu'elle tranche et qui retombe, toute tendre, d'un beau vert clair.

Le gardien, à Trondheim, coupe l'herbe avec un minuscule tracteur avant qu'elle ne soit trop haute, il dit que ça lui évite de ratisser après, il n'a qu'à la laisser sécher et mourir entre les nouvelles pousses d'herbe qui jaillissent entre tout ce jaune mort. Quelques jours après, tout est de nouveau vert. Et quelques jours plus tard, il tond encore. La bonne odeur ne dure pas longtemps, on sent surtout le gaz d'échappement du petit tracteur.

Quand elle sera grande, elle vivra ici à Perlevik pour toujours et elle ne coupera jamais l'herbe avant que ça lui arrive à la taille, car ça peut pousser aussi haut que la taille d'une dame, et cette dame, ce sera elle.

Il faut qu'elle se roule dedans. Les parfums pénètrent tout son corps et s'étendent dans ses membres, la chair de poule lutte jusqu'à ce que les exhalaisons violentes la fassent exploser de l'intérieur.

Le terrain est en pente. Elle a huit ans, elle aura neuf ans en septembre.

Au pied de ce terrain, son grand-père et son oncle ont installé des claies pour y faire sécher le foin, avec des fils de fer tendus, enroulés une fois autour de chaque perche avant d'aller vers la prochaine. C'est là qu'on va suspendre toute l'herbe, brassée et soulevée par paquets, et elle va sécher là, disposée régulièrement sur plusieurs étages. Si elle s'approche trop près, ça la fait éternuer. Ça sent le sec et ça pique le nez, comme s'il y avait trop de poussière. Mais l'herbe est encore verte. Il faut qu'elle se roule dedans. Elle est de retour à Sinnstad, chez sa mamie.

Elle presse ses avant-bras en croix sur sa poitrine, ferme très fort les yeux, repousse le sol avec le talon et se met à dévaler la pente. Elle remarque que ça va beaucoup trop vite, elle veut s'arrêter, mais à présent ce n'est plus elle qui décide. Ses oreilles lui arrivent en plein visage, les yeux roulent derrière la tête, les cheveux s'enfoncent dans la bouche, ses genoux heurtent durement le sol, l'herbe, de plus en plus vite. Elle crie dans le tourbillon qui emporte sa tête, elle crie dans la lumière verte qui n'est plus un rêve du tout.

Enfin, elle s'immobilise et reprend son souffle. Elle a atterri dans un tas d'herbe jeté en bas de la pente. Elle reste là, au milieu des montagnes qui bordent son champ de vision. Elle plisse son visage tourné vers le ciel pour que ses yeux ne soient plus que deux fentes étroites. Les nuages sont

d'un blanc éclatant sur fond de mer bleue, tout est à l'envers. Elle entend des cris.

– Lotte, tu t'es fait mal ? crie son oncle. Il ne faut pas faire ça ! Ah, ces enfants !

Sa voix est lointaine, elle se dissout dans la brume qui flotte au-dessus des montagnes. Sa respiration est calme, son corps détendu.

– Mais non ! Je ne me suis pas fait mal ! Je joue, c'est tout. J'ai quand même bien le droit ! répond-elle en criant à son tour.

Elle veut bien accepter qu'on la gronde comme si elle était presque grande. Ils l'aiment bien, ils sont heureux qu'elle soit revenue après le long hiver, ils râlent seulement un peu, comme le font tous les adultes. Elle tient le ciel prisonnier dans une fente bleue…

Sa grand-mère l'appelle. Lotte a très envie de la voir, mais elle reste concentrée sur son bout de ciel. Elle imagine sa mamie appuyée à sa faux, s'essuyant le front avec son tablier. Lequel a-t-elle choisi aujourd'hui ? Oh, certainement le bleu avec un croquet le long de la bordure, en bas et sur le haut des poches. Lotte se la représente parfaitement, il suffirait qu'elle tourne un peu la tête et elle la verrait pour de vrai.

– Il faut que tu fasses attention, ma chérie ! Rester comme ça dans l'herbe… Tu sais, une libellule peut entrer dans ton oreille et se faufiler jusque dans ta tête ! C'est déjà arrivé un jour à un petit garçon, il traînait dans l'herbe fraîchement coupée, comme toi maintenant. Allez, relève-toi !

Puis sa mamie se tait. Les « schlak ! » des faux reprennent, par trois. Elle sait qu'ils se sourient, visages burinés avec du blanc tout au fond des plis. Des libellules ? À l'intérieur de la tête ? Non, tout ça, c'est des histoires.

Extrait de la publication

Un nuage blanc tel une grande assiette de déjeuner avec un bord tout ondulé vogue vers elle. En levant les mains, elle peut tenir cette assiette. Elle ferme un œil pour que ses deux mains en fassent exactement le tour. Elle suit le déplacement du nuage jusqu'à en avoir mal aux bras.

Soudain, il se met à se disperser de chaque côté. Elle ouvre les bras. La forme blanche n'est plus seulement une grande assiette, mais deux petites, pour servir le thé ; elles voguent chacune dans une direction. Une large bande de ciel bleu se colle à elles et les chatouille, les éloignant de plus en plus l'une de l'autre.

Lotte laisse retomber ses bras sur son visage, une main sur les yeux ; elle aperçoit le soleil à travers ses doigts, la lumière est rouge comme du sang, ses doigts deviennent tout fins.

2

Elle avait eu froid aux genoux, la veille, en montant sur la passerelle de l'avion à l'aéroport de Værnes, à l'extérieur de Trondheim. Le ciel gris envoyait de fortes bourrasques le long de la piste ; il chuchota plusieurs fois autour de la tour de contrôle, entra dans les hangars et se disputa avec les bâches et les cordages avant de poursuivre sa course vers le terminal. Deux avions étaient au repos, tels des oiseaux blancs avec des trous sombres béants sur les côtés et des escaliers scintillants qui descendaient vers le tarmac. Un flot étroit de personnes, à la queue leu leu, d'abord au sol puis sur la passerelle, s'engouffrait dans une des machines. Les rafales de vent soulevaient les capes, les manteaux, les bouquets de fleurs, tandis que les passagers grimpaient les marches et se mettaient à l'abri dans l'habitacle sombre de l'appareil.

Lotte fut la première à bord de l'autre avion, celui qui allait à Bergen ; elle était la première parce qu'elle voyageait

Extrait de la publication

seule. Une hôtesse de l'air en talons hauts, un foulard en soie bleu et vert flottant au vent, la précédait et se retournait pour lui adresser quelques phrases. Mais Lotte n'en saisissait pas un mot, elle entendait seulement que son intonation était gaie. Sa voix était couverte par le vrombissement d'un camion-citerne qui remplissait les réservoirs avant le départ. Des hommes portant des casquettes bleues soulevaient valises et sacs pour les mettre dans la soute. La petite fille essayait d'apercevoir sa valise blanche, mais elle était obligée de se cramponner à la rampe et de faire attention aux marches. Oh, pas de danger qu'on oublie sa valise, Lotte était la première à monter à bord. N'était-elle pas la plus importante des passagers ?

La dernière chose qu'elle remarqua avant de monter dans l'avion, ce fut l'odeur de pluie dont était chargé le vent. Il allait bientôt pleuvoir à Trondheim, tandis qu'elle allait quitter cette pluie, toutes les gouttes humides et glaciales qui venaient de partout. Elle ne reviendrait pas ici avant huit semaines, le temps des grandes vacances. La pluie à Perlevik n'était jamais comme ici. La pluie à Perlevik, ça voulait dire des balades en bateau pour pêcher avec des asticots au bout de l'hameçon, un ruisseau qui bondissait et gonflait au milieu de la cour, des pommiers avec des feuilles vert sombre dont elle pouvait enlever l'eau d'un seul doigt…

Son siège était tout à l'avant, près du hublot. Les deux hôtesses de l'air lui sourirent. L'une d'elles s'approcha pour l'aider à attacher sa ceinture.

– Je sais la mettre toute seule, dit-elle.

– Ah bon, tu es une vraie experte ?

– Moi, j'ai déjà pris l'avion huit fois.

Extrait de la publication

Elles lui sourirent encore, et bientôt, les sièges se remplirent de gens, des sacs et des vêtements furent déposés dans les coffres à bagages au-dessus ou sous les sièges. Un homme s'assit à côté d'elle. Il était seul, ne parlait avec personne, ne regarda pas Lotte. Elle avait les yeux rivés à la fenêtre, attendant que l'avion se mette à rouler, la presse contre le siège et la soulève pour l'emmener retrouver sa mamie, par-delà les nuages, tout là-haut dans le ciel, le plus près possible du soleil, sans se brûler. Elle allait quitter un monde, être dans l'air et le ciel, et redescendre dans un tout autre monde, un monde d'été qui laisserait le reste dehors et n'aurait rien à voir avec l'ancien. Les moteurs se mirent en route et vrombirent si fort qu'ils n'auraient pas pu être plus en colère, les petites lumières le long de la piste défilèrent à un rythme de plus en plus rapide, les roues tambourinèrent sur le tarmac, et, enfin – ils lâchèrent prise et quittèrent Trondheim : elle s'en allait ! Une hôtesse lui apporta du soda et des gaufres et elle put desserrer un peu sa ceinture, faire pivoter la tablette d'un geste expérimenté, et mâcher lentement, un sourire aux lèvres, tandis que les nuages s'amoncelaient sous elle.

L'homme à côté d'elle sentait fort. Elle éternua en buvant les premières gorgées de son soda et perçut l'odeur au même instant. Elle le fixa, mais il ne la regarda pas. Ses yeux papillonnaient d'une page à l'autre d'un journal. Qu'est-ce qu'il sentait ? Des poils bruns et durs lui sortaient du nez, des poils épais qui bougeaient au gré de sa respiration : inspiration, expiration. Un souffle oppressé que Lotte entendait clairement, malgré le bruit des moteurs. Il changea la prise en main de son journal pour le remettre bien droit

devant lui, tourna la page en écartant les bras, les raidit, et laissa retomber une partie du journal sur l'accoudoir. Mais de son côté à elle !

Elle se déplaça un peu. Ne savait-il pas qu'il y avait une ligne qui passait là, au beau milieu de l'accoudoir ? Et qu'il empiétait sur son côté à elle ? Le journal touchait sa robe en éponge rouge et lui ferait certainement des taches.

Elle se tortilla encore derrière la tablette mobile, repoussa doucement un coin du journal, faisant une sorte de petit pli qui rendait les mots illisibles, mais il lisait plus haut et n'eut pas l'air de remarquer que le papier était replié. Il sentait. L'encre laisserait des traces sur sa robe.

– Il faut que j'aille aux toilettes, dit-elle en se relevant si brusquement que son soda faillit se renverser.

L'homme replia le journal et le déposa sur ses genoux. Quand elle revint, il s'était endormi, et l'hôtesse de l'air dut la soulever pour qu'elle regagne son siège, au fond. Lotte écarta ses jambes, avec ses socquettes blanches, au-dessus de l'homme. Il dormait la bouche ouverte, et l'odeur était presque partie. Pauvre homme. C'était toujours comme ça, le jour où elle partait chez sa mamie. C'était dommage pour tous ceux qui n'avaient pas sa chance, comme tous ces enfants qui sautaient et jouaient dans les jardins inconnus devant lesquels elle passait dans le bus qui allait à l'aéroport de Værnes. Eux resteraient à la maison. Alors qu'elle partait… Ah, si seulement ils savaient ce qu'ils rataient !

Sa mère l'avait accompagnée en ville, jusqu'à l'arrêt du bus pour l'aéroport, et avait porté sa valise pendant tout le trajet. D'habitude, c'est son père qui s'en chargeait, tandis que sa mère tenait Lotte par la main et lui remettait en mémoire

tout ce dont elle devrait se souvenir une fois là-bas. Le plus important, surtout, c'était d'être une petite fille sage et obéissante. Mais cette année, sa mère avait dû porter la valise toute seule et ne lui avait fait aucune des recommandations habituelles.

En revanche, Lotte se souvenait de chacune des mises en garde de son père, lorsqu'il était venu la chercher, quelques jours plus tôt, et l'avait emmenée au Kafé Neptun pour lui dire au revoir. Sa mère avait été furieuse qu'il la prenne en dehors des rendez-vous dont ils étaient convenus. C'est lui qui aurait dû porter sa petite valise. Son père et sa mère seraient restés derrière le grillage de l'aéroport et auraient agité la main pour lui souhaiter bon voyage, ils lui auraient ensuite tourné le dos et seraient rentrés en bus à l'appartement, ensemble.

La rue était grise et déserte, avec de grosses ombres entre les pavés. Les rares taxis dérangeaient les mouettes qui s'envolaient avant d'atterrir de nouveau sur les pavés, on aurait dit des mouchoirs qu'on venait de laver et qui séchaient au vent ; elles battaient des ailes et semblaient vouloir savoir où allait Lotte. Il ne fallait pas croire qu'on pouvait les déranger si tôt dans la journée, si on n'avait pas une bonne raison pour le faire ! Une grande mouette blanche avec un bec rouge sous des yeux noirs comme du charbon cria dans sa direction.

– Moi, je vais voir la maman de papa… je vais voir la maman de papa… et je vais prendre l'avion… je vais prendre l'avion, chanta-t-elle en son for intérieur.

Tous les oiseaux s'éparpillèrent. Tant pis pour les miettes de pain. Lotte cru sentir les regards des mouettes la pincer

dans le dos, tellement elles étaient stupéfaites. Aller chez sa mamie. En avion. Eh oui, ça n'arrivait pas tous les jours !

Sa mère était triste, ça se voyait. Lotte marchait derrière elle. Ainsi, elle pouvait être sûre que sa mère ne verrait pas à quel point elle se réjouissait. Il se peut qu'elle laisse échapper un sourire ou une réponse chuchotée aux mouettes, mais il valait mieux que sa mère ne voie pas ça, elle qui n'allait jamais « nulle part ». Lotte fixait son dos.

La respiration, les soupirs et les pas lourds de sa mère remplissaient presque toute la rue. L'épaule qui n'était pas du côté de la valise se balançait avec une certaine raideur, et tout au bout, ses doigts étaient refermés en une boule, comme lorsqu'elle pleurait. Lotte se réveillait parfois dans le lit de sa mère et apercevait cette main sur l'oreiller, devant ses yeux, au-dessus de sa tête ; elle savait alors que, derrière elle, sa mère pleurait, sans un bruit, sans un tressaillement. Ce poing, si serré que les jointures en étaient blanches, lui racontait tout.

Si Lotte se retournait pour voir son visage, sa mère faisait toujours semblant de dormir, le souffle calme. Et comment observer les larmes sur ses joues, dans l'obscurité de la nuit ? Elle n'osait pas non plus les sentir avec les doigts, car sa mère comprendrait qu'elle avait remarqué ses pleurs. Ce n'était pas si souvent qu'elle avait le droit de venir dans son lit. Il était trop étroit.

La mère fixait les pavés, ne réagissait pas aux cris des mouettes, ne se retournait pas vers Lotte, elle ne faisait que marcher, presque à côté de la lourde valise. Lotte trouvait qu'elle ressemblait à un crabe au fond de la mer, un crabe

Extrait de la publication

avec les pinces en l'air, en route vers quelque chose. Elle sourit. Elle préférait penser à un crabe plutôt qu'à sa mère, qui était si triste alors qu'elle, au contraire, n'était pas chagrinée du tout à l'idée de ne pas la voir pendant huit semaines.

– Mon Dieu, ce que ta valise peut être lourde, gémit sa mère. Je ne comprends pas que tu aies autant de vêtements. J'ai l'impression de n'avoir jamais les moyens de t'acheter quoi que ce soit. Heureusement qu'on est presque arrivées. Je crois qu'il faut que je fasse une pause pour reprendre mon souffle.

Sa mère lâcha la valise et redressa le dos, regarda Lotte, qui s'arrêta aussi.

– T'es contente de partir, hein ?

– Ben oui… un peu.

– Ça te fera du bien d'être en vacances. Ça a été un long et drôle d'hiver, pour une petite fille.

Sa mère leva les yeux au ciel, n'attendant pas de réponse. Lotte regarda le trottoir. Inutile de dire à sa mère à quel point elle était contente de partir. Elle releva les yeux quand sa mère souleva la valise et reprit sa marche en lançant :

– Allez, on y va !

Lotte savait qu'elle faisait seulement semblant.

Elles n'auraient pas eu les moyens de prendre un taxi, ni même d'en appeler un, d'ailleurs, car elles n'avaient plus le téléphone. Il était trop tôt pour emprunter la voiture de Mme Sybersen, lui avait dit sa mère. Et ça prenait autant de temps d'aller à la cabine téléphonique qu'au bureau de la compagnie d'aviation, d'où partait le bus. Cela coûtait cher de prendre un taxi, beaucoup trop cher. Le bus pour l'aéroport n'était pas donné non plus, cinq couronnes pour

Extrait de la publication

Lotte et dix pour sa mère. Le portefeuille rose était toujours tout plat, maintenant. Pas comme avant, lorsque son père vivait encore à la maison et qu'il y avait toujours une chance pour qu'elle ait droit à une glace ou à un paquet de chewing-gums. À présent, Lotte faisait attention à l'épaisseur de tous les portefeuilles qu'elle voyait, ceux des gens devant elle dans la queue au magasin, ceux qui étaient usés et qui prenaient la forme de tous les billets et les pièces qu'ils contenaient. Comme sa mère avait si peu d'argent, elles se diraient au revoir à l'arrêt du bus, sa mère ne l'accompagnerait pas jusqu'à Værnes. Lotte lui avait assuré que ça irait du moment qu'elle n'aurait pas à porter la lourde valise. Ça faisait toujours vingt couronnes d'économisées.

Lotte avait pressé le pas, elle s'en rendit compte tout à coup, sans doute parce que sa mère lui avait dit qu'elles étaient bientôt arrivées. Il fallait qu'elle fasse attention. Si sa mère jetait un seul regard à son visage, elle comprendrait tout. Ou si elle voyait son bras qui se balançait joyeusement. Dans l'autre main, elle faisait danser un petit panier. Dedans, il y avait une pomme verte, dix couronnes dans un porte-monnaie bleu clair en plastique, et aussi son billet d'avion. C'était dommage que sa mère ne voyage pas avec elle. De tous ceux qui n'allaient pas chez sa mamie, c'était pour sa mère que c'était le plus triste. Mais, même sans ça, elle pleurait déjà tellement qu'il semblait presque impossible d'imaginer dans quel état elle allait se retrouver une fois toute seule à la maison, tandis que Lotte planerait haut dans le ciel en buvant de la limonade rouge. Sa mère lui avait dit qu'elle profiterait de la journée pour ranger les armoires à fond. Sa mère aimait bien ça, trier les vêtements. Mais elle

ne le ferait pas. Elle resterait assise dans la cuisine, à regarder dehors.

Lotte passe la main de haut en bas sur sa robe en éponge, toute douce et chaude sous le bout de ses doigts. Elle dit tout haut, soudain, à sa mère :

– T'es vraiment gentille, maman. Quand je pense que tu m'as acheté une si jolie robe !

Sa mère appuie le coin de la valise sur le trottoir et tourne la tête. Ses boucles brunes s'agitent.

– Comment ça, Lotte… ? Pourquoi tu dis ça maintenant ?

– C'est juste que je la trouve si belle…

– Tu es une drôle de petite fille… Mais maintenant, il faut se dépêcher !

Tout le monde à l'école avait une robe comme ça, en tissu éponge, avec une fermeture Éclair de haut en bas sur le devant et un col avec des bouts pointus dans le cou. Lotte n'aurait jamais cru qu'elle pourrait en avoir une pareille, jusqu'à hier. Soudain, comme si ça pressait, elles étaient allées en ville et étaient entrées dans la boutique. L'étiquette lui avait chatouillé la nuque quand elle avait pris la pose, les bras le long du corps, pour être examinée des pieds à la tête par sa mère et la vendeuse.

– J'aurais pu en coudre une moi-même, mais ça n'aurait pas donné la même chose. Les enfants, de nos jours, ils savent exactement ce qu'ils veulent.

La vendeuse avait acquiescé :

– C'est vrai qu'ils ont déjà des avis bien tranchés, ces petits bouts de chou.

– Mais elle lui va bien, celle-ci… On la prend, avait dit sa mère.

Elle avait sorti de son portefeuille rose tout plat un billet de cent couronnes. Il crissait, il avait été tout seul dedans.

– Comme ça, ta grand-mère verra que j'ai au moins les moyens de t'acheter quelque chose de nouveau, avait-elle remarqué en se tournant vers Lotte.

– Je vais vite l'enlever. Je ne peux pas la porter tout de suite, sinon elle ne sera plus toute neuve !

– Tu ne veux pas la garder sur toi ? avait lancé sa mère alors que Lotte se précipitait déjà dans la cabine d'essayage.

– Non, mais ça va pas ? Je ne peux pas porter ma nouvelle robe maintenant !

Avant, sa mère avait toujours dit « mamie » ou « ma belle-mère » ou « Eli ». Mais maintenant, seule Lotte disait « mamie ». Il y avait dans le cœur de sa mère de la colère, cachée derrière ces nouveaux mots. La colère pouvait à n'importe quel moment percer dans l'achat de la robe, abîmer sa belle couleur rouge, transformer cette robe en quelque chose d'autre, quelque chose en rapport avec sa mamie.

Son père aussi avait à présent d'autres mots. C'était « ton père », maintenant. Elle ne disait plus « mon mari » ou « Leif ». Les nouveaux mots avaient mis les anciens mots sous cellophane.

Lotte avait eu le droit de porter le sac avec la robe. Elle brillait à travers le plastique transparent portant le nom de la boutique en lettres capitales dorées.

La dame du bureau de la compagnie d'aviation sourit à Lotte et à sa mère, qui put enfin déposer la valise sur la balance. La dame portait un chignon strict sur le haut de la tête, avec un tas d'épingles qui rebiquaient, on aurait dit un hérisson. C'étaient des épingles marron, comme celles

Extrait de la publication

qu'utilisait sa mère pour se nettoyer les oreilles. Toutes les épingles à cheveux de sa mère avaient de la cire marron sur l'arc de cercle, car elle avait beau les essuyer ensuite avec du papier toilette, il restait toujours un peu de cire au bout. Lotte l'avait goûtée, c'était un peu rance. Les épingles à cheveux de la dame, elles, étaient propres et brillaient.

Elle pesa la valise avec tous les vêtements, qu'elle emportait pour que sa mamie comprenne que sa mère avait les moyens de les lui acheter. Lotte fixa l'aiguille, qui indiquait douze kilos. Mais c'était sa mamie qui avait acheté le billet d'avion, elle avait envoyé l'argent. Sa mère n'avait rien dit, avait juste déchiré l'enveloppe, pris les billets et les avait mis dans l'armoire avec la photo de Jim Reeves collée à l'intérieur de la porte. La lettre, elle l'avait donnée à Lotte sans même la lire.

Lotte ne put détacher ses yeux du visage de la dame au beau sourire très poli. C'était un truc que savaient faire les adultes : sourire sans connaître les gens à qui ils s'adressaient et sans que ça veuille dire qu'ils étaient très contents. Elle resta à les regarder toutes les deux, sa mère et la dame. Sa mère faisait à présent le même genre de sourire que la dame, puis elle dit quelque chose comme quoi c'était un temps idéal pour prendre l'avion, mais Lotte voyait bien qu'elle était triste et se retenait de pleurer. Lotte essaya de chasser sa mamie de ses pensées et prépara son plus beau sourire, celui qui lui remontait du ventre jusqu'en haut. Elle sentit son menton devenir pointu et ses lèvres larges, sa bouche s'ouvrit pour montrer ses dents, ses yeux ne furent plus que deux fentes étroites, avec la peau toute plissée autour. Enfin prête, elle tourna son visage vers sa mère et la dame.

Extrait de la publication

– Alors, c'est toi qui vas partir sur la côte ouest ! dit la dame en lui rendant son sourire.

À ces mots surgit l'autre sourire, le vrai, celui qui venait du plus profond d'elle-même dès qu'elle pensait à sa mamie et à Perlevik. Lotte croisa le regard de sa mère et vit que ses yeux devenaient encore plus tristes. Elle essaya de toutes ses forces d'empêcher ça. Le revêtement au sol devant la balance était gris, avec de fines rayures rouges. Il était sale.

– Oui, je vais à la ferme de Sinnstad, à Perlevik, chuchota-t-elle.

La dame se pencha de nouveau au-dessus de son billet.

– Sinnstad, dis-tu ? Mais je vois que Sinnstad est ton nom de famille, tu viens de là-bas ?

Lotte allait répondre mais sa mère la devança :

– Non, c'est SON PÈRE qui vient de là.

La dame hocha la tête, arracha des feuilles du billet et tendit le reste à la mère qui, à son tour, le donna à Lotte. Elle le glissa soigneusement dans son petit panier, à côté du porte-monnaie en plastique bleu clair.

Le chauffeur du bus consultait un gros classeur posé ouvert sur le volant. Le moteur tournait à vide et secouait la grosse carcasse du bus. Lotte sauta sur les marches comme si elle était pressée. Sa mère la suivit et paya pour elle avant de s'avancer dans l'allée centrale et de s'arrêter là où Lotte s'était installée, son panier sur le siège d'à côté.

– Dépêche-toi de descendre, maman ! Sinon tu seras obligée de payer, chuchota Lotte.

Elle tendit les bras dans l'allée et les agita :

– Au revoir, maman !

Extrait de la publication